Document généré le 2 juin 2025 15:22

Séquences : la revue de cinéma

Certains de mes amis
La juste architecture du plan

Élie Castiel

Numéro 312, février 2018

URI : https://id.erudit.org/iderudit/87654ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Castiel, É. (2018). Compte rendu de [Certains de mes amis : la juste architecture du plan]. *Séquences : la revue de cinéma*, (312), 35–35.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2018

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Certains de mes amis

La juste architecture du plan

ÉLIE CASTIEL

Son précédent *long métrage,* ***Une jeune fille****, date de 2013. Il aura fallu à Catherine Martin, du très esthétiquement minimaliste* ***Mariages*** *(2001), presque quatre années pour proposer un nouveau film. Situation d'autant plus étrange qu'elle ne permet pas aux véritables talents de poursuivre une carrière en continu, victimes sans doute du syndrome de la relève standardisée, paradoxalement elle aussi souffrant de la trop forte offre et du peu de demande. Quoi qu'il en soit, le nouvel essai de la cinéaste est une excitante incursion dans la mise en scène en gestation. Inventif jusqu'à en devenir bouleversant.*

—

Sept portraits, par ordre alphabétique puisqu'un dénominateur commun démocratise leur présence dans cet essai choral sur la notion de l'instantané : la liberté, pour chacun, de libérer la parole jusqu'à la rendre muette. Ils ont pour nom Hugo Brochu, Marie Dumont, Matthew Jennejohn, Louise Laplante, Ginette Lavigne, Gabor Szilasi et François Vincent. Catherine Martin assume son approche avec un sens éthique du plan, cette morale dont on a tant écrit au cours des années de gloire de la Nouvelle Vague et des quelques décennies qui l'ont suivie. Fidèle à son engagement de cinéaste, elle ne plonge pas directement dans le vif du sujet; au contraire, elle le désamorce au profit d'un dialogue entre les sujets et l'objectif de la caméra. En quelque sorte, une mise en abyme entretenue qui a pour fonction de situer ces hommes et ces femmes dans un contexte purement cinématographique. Qu'importe leur métier ou profession, car il ne s'agit pas d'un catalogue de simples confessions devant la caméra, mais d'un rapport intellectuellement imagé entre la faiseuse d'images et leur présence.

D'où la frontalité du plan, ici hors du commun dû à son esthétisme triomphant, comme s'il s'agissait de tableaux vivants, quelque chose qui a à voir avec l'art pictural. Et comme toute œuvre qu'on prépare, la continuité n'est pas de mise; d'une part parce qu'il ne s'agit pas de fiction, d'autre part, attendu que l'œuvre elle-même est en perpétuel état de recommencement.

Le titre du film est déjà une prise de position aussi personnelle que socialement politique. Il s'agit, pour la cinéaste, de capter des moments dans la vie de ces personnes qui comptent et qui, d'une manière ou d'une autre, ont influencé sa vie.

Parmi ce groupe d'individus extraordinaires, le célèbre photographe Gabor Szilasi propose un véritable moment de cinéma (on ne vous dira rien d'autre), du coup pris par le naturel subliminal de la caméra et son argumentation – mise en abyme, pour la circonstance, *mise* en abyme. Un des plus beaux moments d'un film qui caresse les codes cinématographiques à bien des égards.

Il situe Catherine Martin dans une position de force, mais dans le même temps, dans ce dialogue avec l'artiste, se faufile, à l'insu de l'*une* et de l'autre, un début de fiction que la cinéaste ne tarde pas à interrompre poliment. Et puis, la caméra se tourne vers un autre sujet.

Si les mots de Lamartine « objets inanimés, avez-vous donc une âme... » veulent dire quelque chose, pour Catherine Martin, capter leurs moments par-ci par-là est une façon d'immortaliser le geste et rendre compte que les êtres et les choses partagent la même quotidienneté.

—
Le geste filmique, une sorte de rituel sacré

Mais il y a, dans ***Certains de mes amis***, un discours sur la durée, ses limites, sa circonférence à l'intérieur du plan. Le film est d'une durée de 115 minutes au cours desquelles aucun plan n'est gratuit. C'est une question morale, bouleversement de l'âme selon lequel ce profond désir de tourner peut faire partie de l'existence. Pour Martin, rien ne vaut ces moments de pur bonheur et de simplicité lorsque la caméra enregistre la vie.

Et, comme dans ses fictions précédentes, on constate que le geste filmique est une sorte de rituel sacré qui s'appuie sur les rapports qui existent entre le réel et l'imaginaire, entre la vérité et le mensonge. Filmer les autres, même s'il s'agit d'amis, c'est aussi prendre le risque de les décevoir. Particulièrement lorsque, comme c'est le cas ici, le média cinéma prend le dessus sur toute autre chose.

Rien de pareil; ***Certains de mes amis*** est un pur moment de grâce, émouvant; chaque plan est une invitation à la redécouverte du cinéma et à sa véritable fonction : reproduire, par le biais d'une juste architecture du plan, l'ampleur noble du temps.◢

Origine : Québec [Canada] – **Année :** 2017 – **Durée :** 1 h 55 – **Réal. :** Catherine Martin – **Scén. :** Catherine Martin – **Images :** Catherine Martin – **Mont. :** Catherine Martin – **Son :** Martin Allard, Simon Gervais – **Mixage sonore :** Bruno Bélanger – **Avec :** François Vincent, Marie Dumont, Gabor Szilasi, Louise Lapointe, Matthew Jennejohn, Ginette Lavigne, Hugo Brochu – **Prod. :** Catherine Martin (Les Films de l'Autre) – **Dist. :** Les Films du 3 mars.